
LUZ GABÁS

LA PROMESSE DU MISSISSIPPI

ROMAN




CHARLESTON

LUZ GABÁS

LA PROMESSE DU MISSISSIPPI

Louisiane, 1763.

Lorsque la France décide de céder la Louisiane à l'Espagne, la rébellion éclate dans le Nouveau Monde. Alors que les combats font rage sur les terres du Mississippi, la famille Girard, qui a bâti sa fortune grâce au commerce de fourrures, tente, elle, de ménager ses relations avec les nouveaux colons espagnols et les Indiens. Aussi, le jour où le jeune fils du chef de la tribu Kaskaskia est blessé au cours d'une bataille, acceptent-ils de l'héberger et de le soigner. Mais lorsque Suzette Girard tombe éperdument amoureuse de cet homme que tout désignait comme son ennemi, leur destin bascule. Avec le majestueux fleuve Mississippi comme témoin de leur passion, ils devront se battre pour préserver leur amour au cœur de ce territoire tourmenté.

Une grande fresque historique qui nous plonge dans l'histoire bouleversante d'un amour interdit.

LAURÉATE DU PRIX PLANETA

Traduit de l'espagnol par Hélène Melo et Marie Crouzeix

ISBN : 978-2-38529-151-8



9 782385 291518

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère
Photographie : © Arcangel Images
Design : Raphaëlle Faguer




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LA PROMESSE DU MISSISSIPPI

Ce roman a obtenu le Prix Planeta 2022, décerné
par le jury composé de José Manuel Blecua,
Fernando Delgado, Juan Eslava Galán, Père Gimferrer,
Carmen Posadas, Rosa Regàs et Belén López Celada.

Titre original : *Lejos de Louisiana*

© Luz Gabás, 2022

© Editorial Planeta, S. A., 2022, Av. Diagonal, 662-664, 08034 Barcelona

Tous droits réservés.

Traduit de l'espagnol par Marie Crouzeix et Hélène Melo

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-151-8

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston),
sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Luz Gabás

LA PROMESSE
DU MISSISSIPPI

Roman

*Traduit de l'espagnol
par Marie Crouzeix et Hélène Melo*


CHARLESTON

*À mes enfants, qui embarquent aujourd'hui dans une nouvelle
aventure de leur vie ; à José Español Fauquié, mon fleuve.*

Et à Angel Corvinos Suárez, in memoriam.

*Nulle rivière ne peut retourner à sa source ;
elles prennent cependant toutes source quelque part.*

Proverbe amérindien

*Tous deux, silencieux, écoutaient le bruit de l'eau, qui, pour eux,
n'était pas une eau ordinaire, mais la voix des choses vivantes,
la voix de ce qui est, la voix de l'éternel Devenir.*

Hermann Hesse, *Siddhartha*, trad. Joseph Delage

LA LOUISIANE DANS LE DERNIER TIERS DU XVIII^E SIÈCLE



JAMAIS LE CŒUR D'ISHCATE n'avait battu avec cette intensité, presque douloureuse. Il sentait chaque palpitation contre sa poitrine, tendue comme une peau de tambour. Il lui était déjà arrivé, alors qu'il suivait ses frères aînés dans leurs escapades, de ressentir de l'excitation mêlée à de la peur, mais cette fois, c'était différent. Il était dominé par l'attente, par le sentiment que quelque chose allait changer sa vie à jamais. C'est du moins ce qu'on lui avait raconté.

Il ignorait tout de ce qui l'attendait, hormis que d'autres garçons comme lui étaient aussi passés par là, et aucun n'avait disparu ni perdu son scalp. Il se jura que lui non plus n'échouerait pas.

D'un pas alerte, il suivit son père, qui s'arrêta dans une petite clairière, face à un énorme cèdre. Comme la plupart des hommes de son peuple, Couroway était de stature moyenne, large d'épaules. Il avait la taille fine, les cheveux longs et noirs, le teint hâlé et des muscles sculptés par une vie au grand air sur les terres de l'Illinois. Le fait que ses trois fils – et surtout Ishcate – le dépassent flattait son orgueil. C'était pour lui la preuve que Keešihiwia, le créateur, accordait encore ses faveurs aux Kaskaskia au sang pur et désirait que sa famille prospère.

Couroway indiqua une souche à Ishcate et lui fit signe de s'asseoir. Celui-ci obéit, prêt à écouter en quoi consistait ce rituel dont il ignorait tout, hormis son existence.

— Comme l'a fait mon père avec moi, et moi avec tes frères, dit Couroway d'un ton solennel, je te livre

aujourd'hui à la nuit de la forêt, mon fils, *niniicaanhsa*, pour que tu comprennes qui tu es et qui tu deviendras. Demain, pour toi, plus rien ne sera comme avant.

Ishcate hocha la tête, un peu déçu. C'était donc ça, la grande épreuve ? Passer la nuit dans la forêt avec son père.

Couroway décrocha une fine peau de chevreau qui pendait à sa ceinture.

— Tu ne dois pas utiliser la vue, ajouta-t-il en lui couvrant les yeux. Le Grand Esprit saura si tu le trompes.

Passer la nuit dans la forêt avec son père, les yeux bandés...

Il sentit une tape affectueuse sur son épaule et entendit à nouveau la voix de Couroway :

— *Šaaye*. Au revoir. Je reviendrai à l'aube.

Passer la nuit dans la forêt, les yeux bandés...

Seul.

Ishcate frissonna.

Il ne se considérait pas comme un lâche, mais tandis que s'estompaient les légers craquements des feuilles sous les pas de son père, il imagina les ombres de la lune former des contours étranges sur les sous-bois et il se sentit soudain seul. Il regretta alors le gloussement doux et joyeux des dindons, le claquètement des grues, le sifflement des cygnes et le brame des cerfs dans ce silence nocturne épais, rompu sporadiquement par de petits bruits inconnus et menaçants.

Il tendit l'oreille. Le jour, il était capable de reconnaître les sons émis par chaque animal de la forêt... Mugissements, hurlements, cris, grognements, bourdonnements. Bisons, loups, ours, aigles, insectes. À présent, comment pouvait-il savoir si ce craquement provenait d'une branche brisée sous le pas furtif d'un ours ? Et ces mystérieux bruits qui retentissaient ? Ce ne pouvait être les pattes arrière d'un lapin. Comment pourrait-il se défendre s'il ne voyait pas d'où arrivait l'ennemi ni par où s'enfuir ?

Il était terrorisé.

Il se leva et fit quelques pas, les mains tendues devant lui, en direction du cèdre. Il caressa l'écorce rugueuse et

huma l'intense arôme qui s'en dégageait. Il n'avait pas le droit d'ôter son bandeau, mais son père ne lui avait pas interdit de monter aux arbres. Il tendit les bras pour atteindre une branche, l'attrapa, se hissa et se mit ainsi à l'abri. Il était agile et fort. Au cours de son quatorzième hiver, il avait passé ses journées à courir à travers les bois et les collines des alentours, à grimper aux arbres et à ramer en pirogue. Il se laissa prudemment glisser jusqu'à sentir son dos toucher le tronc de l'arbre. Même s'il n'était pas très loin du sol, il écartait ainsi les menaces éventuelles d'un bon nombre de prédateurs.

Cependant, la tranquillité ne dura guère.

Il serait totalement impuissant si un Indien d'une tribu ennemie, un Iroquois, un Chickasaw ou un Fox, l'attaquait.

Mais que ferait un homme ici, en pleine nuit ? Ses ennemis ne sillonnaient pas les forêts sous le ciel étoilé pour traquer les jeunes garçons en plein rituel.

Il esquissa un sourire. Il ignorait combien de temps il était resté ainsi, à prêter l'oreille aux sons de la nature. Peu importe, il était toujours en vie et de plus en plus serein. Il palpa son collier de perles colorées et d'osselets, une amulette que sa mère lui avait offerte lorsqu'il était enfant pour le protéger de...

Maci-manetoowa. Les esprits malins.

Il se souvint de l'histoire que racontaient les anciens du village : celle du grand chasseur qui s'était perdu dans la forêt et avait dû se nourrir de chair humaine. Pour le punir, les dieux l'avaient transformé en monstre qui dévorait les cœurs de ceux qui croisaient son chemin.

C'est alors qu'il entendit son nom dans le murmure du vent à travers la cime des arbres.

Ish-ca-te...

Il posa une main sur son cœur, qui se remit à battre la chamade. Pas d'excitation, cette fois-ci, mais de peur. Malgré ses yeux bandés, il voyait apparaître devant lui l'esprit démoniaque capable de le traquer ou de le posséder durant son sommeil : une créature difforme, avec des griffes et des dents pointues.

Cours... répétait le monstre, entrecoupant ses mots d'horribles halètements.

« Non, je ne bougerai pas d'ici. »

Le vent souffla de plus belle, ébouriffant ses longs cheveux noirs, l'obligeant à se retourner et à s'accrocher fermement au tronc de l'arbre pour ne pas perdre l'équilibre.

Libère tes yeux ! insistait le monstre. *Saute et file chez toi !*

Ishcate pensa à la hutte de sa famille, faite de nattes de jonc cousues les unes aux autres, où il se sentait en sécurité. Sa mère devait déjà avoir éteint les dernières braises et préparé les lits avec les fines peaux qu'ils utilisaient pour les nuits d'été. Ishcate était rapide, plus rapide que ses deux frères. Il pouvait gagner la hutte en un rien de temps.

— Non !

Il secoua la tête pour éloigner les tentations du diable, qu'il imaginait désormais, d'après ce que lui avait enseigné le père Meurin, avec une longue queue pointue, des cornes tordues et un trident. Il pria alors le Grand Esprit dans sa langue, comme ses parents le lui avaient appris, et, à tout hasard, s'adressa aussi au dieu chrétien en recourant au peu de phrases qu'il savait en français. Le père Meurin dirigeait la mission et, outre l'enseignement agricole qu'il dispensait aux Indiens, il tenait à ce qu'ils s'initient à la religion des Français et se rendent à l'église. Lors des célébrations religieuses, ils chantaient une partie des psaumes en langue indienne et l'autre dans la langue que les Français appelaient « latin ». Ishcate fit le signe de croix. *Awiinsoonimenki oohsima, akwihsima, neehi waahsee-manetoowa*. Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

C'était tout ce qu'il savait.

Pour chasser les ténèbres de son esprit, il pensa à ses ancêtres, car le sang qui coulait dans ses veines était aussi le leur.

Il était Ishcate de la tribu Kaskaskia, fils du chef Couroway, petit-fils du chef Keemawassaw, frère de Maughquayah et de Kicounaisa.

Il vivait dans le Pays des Illinois, tout comme les Peoria, les Cahokia, les Michigamea, les Moingwena et les Tamaroa, avec lesquels il partageait la langue et les traditions. Son village était situé dans une grande plaine, au bord de la rivière Kaskaskia, dont son peuple portait le nom, non loin de l'endroit où elle se jette paisiblement dans l'immense Mississippi, à l'est. De là où il se trouvait, il pouvait entendre le murmure du courant, qui l'accompagnait. Il se sentit moins seul. C'était sa terre, son monde.

Au lever du jour, lorsqu'il ouvrait les yeux, il courait se laver dans la rivière. Jusqu'à tout récemment, il passait ses matinées à jouer avec ses amis ou à regarder sa mère et les autres femmes tanner les peaux ou cuisiner ; à présent, ses frères l'autorisaient de plus en plus souvent à les accompagner chasser non loin du village.

L'un de ses passe-temps favoris était d'aller à Kaskaskia. Autrefois, il y avait un seul Kaskaskia, où cohabitaient missionnaires, marchands de peaux et fermiers. L'établissement français était situé tout près du village indien où les colons allaient chercher des femmes à épouser. Afin d'éviter les conflits entre les uns et les autres dans la communauté grandissante, un commandant français l'avait divisé en deux, mais les villages étaient séparés par une courte distance à cheval, encore plus petite en pirogue. La diversité des habitants de Kaskaskia – Français, Indiens, métis et esclaves noirs – en faisait un endroit fascinant. Ishcate adorait regarder les hommes charger et décharger les marchandises des navires qui s'arrêtaient à proximité. Ses parents et ses connaissances troquaient des chevaux, de la graisse d'ours, du suif, de la viande de bison séchée, des peaux et du cuir contre du blé, des légumes, des fruits, des couteaux, des haches, des marmites et du sel provenant des salines situées à l'est du Mississippi.

Bien qu'il n'ait jamais quitté les terres de l'Illinois, une région luxuriante avec ses rivières et ses ruisseaux, ses forêts touffues et ses collines boisées, il doutait que puisse exister ailleurs un endroit aussi beau, aussi riche que les pâturages autour de Kaskaskia, où paissaient les

bœufs et les vaches des fermiers, et celles des prairies plus éloignées où couraient de grands troupeaux de bisons, des mouflons, des cerfs et des chevreuils, et où une multitude d'oiseaux se gavaient d'avoine sauvage.

Ce merveilleux territoire ne pouvait être effrayant ni le jour ni la nuit. Il prit une profonde inspiration pour se ressaisir.

S'il devait craindre quelque chose ou quelqu'un, ce n'étaient ni les esprits ni les êtres qui rampaient dans la nuit, mais les Sioux du Nord-Ouest, les Iroquois de l'Est, les Fox du Nord, ainsi que les Cherokee et les Chickasaw du Sud.

Les Sioux avaient chassé ses ancêtres de leurs terres d'origine près des Grands Lacs. Les Iroquois avaient, par le passé, détruit Kaskaskia et tué de nombreux membres de sa tribu ; les Fox aussi, mais les Indiens kaskaskia et les Français les avaient expulsés. Quoique peu nombreux, les Chickasaw étaient particulièrement intrépides ; aux côtés des Cherokee et de leurs amis anglais, ils avaient attaqué le Pays des Illinois lors de la dernière guerre entre Européens.

Ah, les Anglais. Ceux-là, ils étaient à craindre.

Son père lui avait répété des centaines de fois que les ennemis des Français étaient les ennemis des Kaskaskia.

Il éprouva une soudaine anxiété. Jusqu'à cette longue nuit de solitude, il n'avait jamais prêté attention aux récentes préoccupations de son père.

Qu'allait-il advenir de Kaskaskia, maintenant que les Anglais avaient gagné la dernière guerre contre les Français en Amérique du Nord ?

Devait-il lui aussi s'inquiéter ? Son cœur était indien, mais en tant que sujet de cette contrée lointaine, appelée France...

Il se souvint des paroles de son père.

Les Kaskaskia n'étaient les sujets de personne. Ils pouvaient à la rigueur être des alliés. Ces territoires leur appartenaient. Ils étaient libres de s'y déplacer et de choisir leurs amis.

S'il avait du mal à comprendre le concept de liberté dans son ensemble, il aimait l'idée. Comme ses frères, il serait libre de profiter de longues journées de chasse en été, de devenir un brave guerrier et de combattre les ennemis de son peuple, puis de prendre une épouse et de fonder une famille... Bon, concernant ce dernier point, il avait encore le temps. Ses frères, eux, s'intéressaient aux jeunes filles de la tribu – ils les retrouvaient autour des feux, échangeaient rires et regards –, mais lui, il était gêné de répondre ne serait-ce qu'à un sourire. Pour les garçons de son âge, les femmes étaient des êtres proches, tout en étant aussi distantes que les montagnes qui découpaient l'horizon au-delà de la rivière. En cet instant de solitude, il se permit de laisser libre cours à son imagination. Comment serait son épouse ? Indienne, évidemment, les cheveux noirs et les traits réguliers. Française, jamais de la vie, elles étaient trop maigres, trop chétives.

Quelque chose se posa sur sa cuisse et le fit sursauter.

— *Iiyooowe !* s'écria-t-il, paniqué.

Une feuille morte ou un simple insecte allaient-ils le terroriser ? Le son strident qu'il entendit aussitôt lui confirma qu'il s'agissait d'une sauterelle. L'animal avait-il lui aussi cherché refuge sur la branche d'un arbre ? Quel danger avait-il affronté ?

Laissant là ses réflexions au sujet de son avenir lointain, il demeura immobile et se concentra sur les sensations que le contact de l'insecte éveillait en lui. Il était tout petit, mesurant à peine la taille de son index, mais il dégagait puissance et vigueur. Au bout de quelques secondes, il sentit une légère pression, comme si la sauterelle s'appuyait sur ses pattes arrière pour prendre de l'élan avant de déployer ses ailes et de disparaître dans l'obscurité. Où pouvait-elle bien aller ? Qu'advierait-il de sa courte vie ? Toujours en mouvement, sans destination précise. Une créature minuscule dans l'immensité de la nature.

Ishcate se retrouva à nouveau seul. Toutefois, quelque chose avait changé. Cette visite fugace lui avait procuré

une sensation de paix. Sa respiration se calma, il relâcha sa vigilance. Il se détendit et s'assoupit jusqu'à ce que la fraîcheur de la rosée le réveille. L'aube apporta les sons familiers des animaux diurnes, qui s'arrachaient à leur sommeil et prenaient la relève des maîtres de la nuit.

— Ishcate...

Il reconnut la voix de son père.

— Tu peux maintenant retirer la peau qui couvre tes yeux et venir.

Ishcate s'exécuta, surpris de ne pas avoir entendu Couroway arriver. Il cligna les paupières pour s'habituer à la lumière naissante ; les couleurs et les contours de la forêt se déployaient de nouveau devant lui, toute menace avait disparu. D'un bond et sans un bruit, il descendit du cèdre.

Devant lui, le visage de Couroway trahissait sa fatigue.

Il avait veillé toute la nuit sur son fils non loin de là, prêt à le protéger en cas de danger. Mais cela, Ishcate l'apprendrait seulement au moment où son tour viendrait d'accomplir ce rituel avec son propre fils.

— Tu as traversé la nuit et ton esprit est serein. Ishcate, où as-tu trouvé la force de vaincre la peur ?

— J'ai demandé de l'aide au Grand Esprit et au dieu français, répondit-il avec franchise.

Couroway sourit.

— *Mayaawi teepi*. Très bien. Nous vivons entre deux mondes. Prendre le meilleur de chacun est une preuve d'intelligence.

Il posa sa main sur son épaule et lui leva le menton pour le regarder dans les yeux.

— Tu as survécu avec dignité au sommeil de la forêt. Tu es maintenant un homme, Ishcate de Kaskaskia, fils du chef Couroway.

Le garçon redressa fièrement les épaules.

— Je suis maintenant un homme, répéta-t-il, même si au fond de lui, il ne se sentait guère différent de la veille. Je vais pouvoir décider de mon avenir. Avec l'aide du Grand Esprit Manetoowa, le chemin sera simple.

— Mon fils, ne demande pas une vie facile ; demande des forces pour endurer une vie difficile.

Ishcate acquiesça solennellement et, tandis qu'il rentrait au village aux côtés de Couroway, il se promit de garder ce conseil paternel gravé dans son cœur.

PREMIÈRE PARTIE

COURS SUPÉRIEUR

La Nouvelle-Orléans, août 1763

DANS LA RUE DAUPHINE – située dans le cinquième district, l'un des plus éloignés du Mississippi –, il régnait une ambiance trop festive pour des adieux. Pourtant, contrairement à toutes les fois où la maison de Suzette se remplissait de négociants, de propriétaires de plantations, de fonctionnaires et de militaires, cette après-midi-là, seuls les Girard et les Leroux-Dubois s'y trouvaient.

Les deux familles s'étaient réunies à l'occasion du départ de Benoît Leroux et de son beau-fils de quatorze ans, Étienne Dubois, vers les dangereux territoires du Nord, à près de deux cents lieues de là. Ils partaient en quête d'un endroit propice où s'installer et établir un poste de traite pour commercer avec les tribus indiennes de l'ouest du Mississippi, sans avoir fixé de date de retour. Malgré le péril d'un tel voyage, Étienne et Benoît n'avaient pas l'air tristes ni nerveux ; au contraire Suzette Girard ne voyait que joie et excitation. Étienne, que la fillette de sept ans considérait comme un frère, allait beaucoup lui manquer.

Leurs deux familles habitaient dans la même rue, douze maisons les séparaient, et Étienne avait toujours fait partie de sa vie, d'aussi loin que remontaient ses souvenirs.

Jérôme Girard – trente-six ans, grand, énergique, les traits bien dessinés et des pattes descendant jusqu'à mi-oreille alors que la mode imposait un rasage strict – se rappelait son premier voyage entre la France et la Louisiane tandis qu'il passait en revue la liste des marchandises chargées sur le bateau à bord duquel Benoît Leroux – mince, brun, le sourire espiègle, de cinq ans son cadet et plus intrépide – et Étienne allaient remonter le Mississippi jusqu'au nord.

Les adultes étaient installés dans de ravissants divans revêtus de la même soie rose que celle qui tapissait les murs, face à une cheminée de marbre blanc sans feu. Leurs discussions s'entremêlaient. De temps à autre, Girard levait son verre de brandy, en délicat cristal français, vers les vaillants aventuriers et répétait :

— Aujourd'hui est sans nul doute un grand jour. Sur ces vastes étendues de terre, nous trouverons la richesse dont nous avons toujours rêvé.

— À la compagnie Girard et Leroux ! s'exclama son associé et ami.

Jérôme Girard, doté d'un excellent flair pour les affaires et d'un talent inné pour les relations sociales, disposait des trois quarts du capital dédié à la traite des fourrures. Benoît Leroux, quant à lui, possédait l'autre partie des actions et était doté du tempérament exalté indispensable pour accepter une proposition comme celle que son associé lui avait faite. Leur amitié était née dix ans plus tôt. Ils avaient aussitôt sympathisé, peut-être en raison de leurs nombreux points communs : ils venaient tous deux d'un petit village de France et, passé leurs vingt ans, animés par l'énergie de la jeunesse, ils avaient traversé l'Atlantique pour rejoindre le sud de l'Amérique du Nord.

Assise parmi les enfants sur un magnifique tapis, Suzette échangea un regard avec Margaux : sa grande sœur était ce jour-là d'une humeur morose, et quand elle secoua la tête, ses longs cheveux noirs se balancèrent d'un côté à

l'autre. Elles avaient entendu à maintes reprises les anecdotes de ce voyage transatlantique. La rigueur des longues semaines à bord du navire, le mal de mer, la nourriture et les boissons avariées, les cabines étroites. L'émotion qu'ils avaient ressentie au moment de contourner la pointe de la Floride, de traverser le golfe du Mexique, puis, en approchant, de l'embouchure du Mississippi. Le trajet pour ensuite rejoindre La Nouvelle-Orléans dans les années 1750, à l'époque où commençaient à se développer les exploitations, les plantations et les cultures de riz, de tabac, d'indigotiers, de canne à sucre, de coton et de bois de part et d'autre du fleuve. La nostalgie ressentie pour leur pays et leur famille lorsqu'ils s'avançaient dans les mystérieux marécages infestés d'alligators et foisonnant de cyprès, d'où pendaient de gigantesques pans de mousse. Les moustiques qui les attaquaient sans relâche, l'humidité qui les pénétrait jusqu'aux os et la chaleur accablante.

Arrivé à ce point du récit, Leroux faisait toujours la même remarque :

— J'étais à deux doigts de faire demi-tour et je maudissais mon ambition. Comment diable un Français de bonne éducation comme moi, originaire des Pyrénées, se retrouvait-il sur des terres marécageuses à l'autre bout du monde ?

— Je me posais exactement la même question ! rétorquait Girard dans un éclat de rire. Pourquoi l'armée française ne m'avait-elle pas laissé à La Havane au lieu de m'envoyer en Louisiane ?

Cependant, leur destination finale – la ville effervescente de La Nouvelle-Orléans, sur la rive droite du Mississippi – leur avait vite fait oublier tous ces désagréments. Ils avaient eu la même première impression : comme si leur voyage n'avait été qu'une boucle, il leur semblait être revenus dans leur pays natal, qui aurait entre-temps été repeuplé de Noirs, de mulâtres et d'Indiens. Ils avaient vite compris que la Louisiane – l'immense territoire qui s'étendait du sud au nord depuis le golfe du Mexique, en longeant le Mississippi jusqu'à la frontière avec le Canada, et dont

personne ne savait situer précisément les lointaines limites à l'ouest – était une terre de promesses.

Girard n'était pas le premier militaire à se lancer dans le commerce. Et le destin avait voulu qu'une femme exceptionnelle croise son chemin : Blanche, fille d'un homme d'affaires fortuné qui lui concéda cinq mille livres françaises grâce auxquelles son époux, de huit ans son aîné, put établir son premier négoce de peaux. Depuis son mariage, la vie avait souri à Girard aussi bien sur le plan militaire que commercial. En tant que capitaine du régiment de Louisiane, il avait combattu lors de la dernière guerre contre les Anglais, qui voulaient s'emparer des territoires français en Amérique du Nord. Hélas, la France avait perdu cette guerre. Par conséquent, exception faite de la ville de La Nouvelle-Orléans, ses possessions au Canada et sur le territoire s'étendant entre l'est du Mississippi et les Appalaches passaient désormais aux mains des Anglais.

Néanmoins, en gage de remerciement pour les services rendus, le gouvernement français avait accordé à Jérôme Girard une patente pour traiter avec les tribus indiennes du côté du Missouri, dans le Pays des Illinois.

— La première compagnie à jouir du droit exclusif pour le commerce en Haute-Louisiane ! claironna fièrement Girard, faisant tinter son verre contre celui de son associé. Au succès de notre nouveau poste de commerce dans le Nord !

Benoît Leroux répondit à ce énième toast par un sourire qui tentait de dissimuler une certaine fébrilité. Il aimait l'aventure et avait bon espoir de tirer de copieux bénéfices de cette nouvelle expédition pour offrir une vie meilleure à sa bien-aimée, Cécile, qui allait terriblement lui manquer. Tous deux avaient fondé une famille peu conventionnelle, à tel point que Blanche, l'épouse de Girard – une figure de la bonne société de La Nouvelle-Orléans, connue pour son élégance et sa distinction – avait mis du temps à accepter Cécile dans son cercle d'amis. Cependant elle la traitait à présent avec naturel et sympathie.

Lorsque Cécile avait quinze ans, son père l'avait obligée à épouser un boulanger du nom de Dubois, qui lui avait donné un fils, Étienne, avant de les abandonner pour rentrer seul dans sa France natale. Lorsque Benoît fit sa connaissance et s'éprit d'elle, Cécile se trouvait dans une impasse : elle ne pouvait ni divorcer d'un époux absent ni se remarier tant qu'elle n'était pas veuve. Elle n'était toutefois pas femme à se laisser arrêter par si peu. Pourquoi devrait-elle renoncer à l'amour ? Tout le monde avait droit à une seconde chance ! Comme Benoît Leroux, Cécile était passionnée, entreprenante, et elle aimait les livres. Le temps avait confirmé qu'il s'agissait d'une relation sérieuse et d'un caprice passager. Benoît s'était comporté en bon père envers le jeune Étienne. Il lui avait transmis son amour de la lecture et l'avait initié aux affaires qu'il menait avec Girard. Les trois autres enfants qu'il avait donnés à Cécile portaient le nom de Dubois pour que personne ne puisse les taxer de bâtards et pour leur éviter, plus tard, de passer à côté de bonnes opportunités, aussi bien professionnelles que sociales.

— Que nos attentes soient comblées ! ajouta Jérôme Girard avant d'adresser un clin d'œil complice à son associé. J'espère que nous pourrons bientôt emménager dans une maison plus confortable du troisième district.

— Je ne veux pas déménager ! s'exclama Suzette en entendant ces paroles.

Girard se tourna vers elle.

— Dans cette ville, plus on habite près du fleuve, plus on est riche. N'oublie pas, ma chère fille, que la vie est une succession de mouvements. S'il est vrai que le hasard joue un certain rôle, il faut néanmoins se donner des objectifs.

Il prit un mouchoir de la poche de son gilet pour essuyer la sueur qui perlait sur son front.

— Ensuite, nous chercherons une plantation dans les environs du lac Pontchartrain pour fuir la chaleur accablante de la ville l'été.

La conversation se poursuivait autour des préparatifs du voyage. Voyant l'ennui se dessiner sur les visages des enfants et l'agitation grandissante des plus petits, Blanche autorisa les premiers à aller jouer dans la cour et fit signe à deux jeunes servantes de s'occuper des seconds.

Suzette regarda Étienne, imaginant qu'il sortirait lui aussi, mais le jeune garçon ne bougea pas. Le voilà soudain devenu adulte. Même physiquement, il semblait déjà différent et plus âgé. Ses boucles rebelles étaient retenues par un ruban, et un air sérieux avait remplacé son sourire espiègle. Il devait s'entretenir des ultimes détails du voyage avec les hommes, et les conversations avec une fillette ne devaient certainement plus l'intéresser.

À ce moment précis comme à bien d'autres occasions, Suzette aurait tout donné pour être un garçon et avoir quelques années de plus. Même si elles dépassaient son entendement, les discussions sur les voyages et les affaires lui semblaient toujours plus captivantes que celles sur les tissus, les recettes de cuisine et la vie des voisins.

Le lendemain matin, une foule de curieux s'attroupèrent sur le quai pour assister au départ de l'expédition dirigée par Benoît Leroux.

Suzette et sa sœur Margaux avaient rejoint les filles des amis de leurs parents. Émerveillées par le spectacle qui se déployait sous leurs yeux, elles se trouvaient au premier rang, aux côtés de leur père, et lançaient des exclamations et des petits cris à chaque nouveau détail qu'elles découvraient. C'était la première fois qu'elles assistaient à un tel événement.

Plusieurs bateaux à quille, longs de quarante-cinq à soixante-quinze pieds, à faible calaison et pointus aux deux extrémités, se balançaient doucement sur les eaux du large Mississippi, comme conscients de transporter une précieuse cargaison. Sur le premier navire du convoi, une vingtaine d'hommes s'affairaient autour des cordes. Parmi eux, Étienne vérifiait à l'aide d'une liste les informations que lui criait son beau-père, qui allait et venait entre les

barriques, les tonneaux et les caisses. Lorsqu'ils eurent terminé, Leroux donna une tape sur l'épaule d'Étienne et lança à l'adresse de Girard :

— C'est bon ! Tout est prêt !

Suzette tira la manche de la casaque de son père :

— On peut monter avant qu'ils partent ?

Il hésita un instant, puis finit par hocher la tête. Les unes derrière les autres et aidées par leur père, les fillettes grimperent sur la rampe en riant. Une fois arrivées en haut, elles attrapaient la main que leur tendait Étienne. Elles se retrouvèrent enfin toutes à bord, vêtues de leurs robes fraîches et légères, aux couleurs claires et ornées de rubans roses, prêtes à l'assaillir de questions.

— Qu'y a-t-il dans les tonneaux ? demanda Margaux Girard tout en tortillant une anglaise de sa longue chevelure noire.

— De la farine de riz, de maïs et de blé, du sucre, du sel, du café, de la viande de porc séchée, de la graisse, de la bière, du tafia, du brandy et du vin.

— Et dans les caisses ? s'enquit la pétillante Louise Le Sénéchal, âgée de treize ans, dont le visage rond arborait toujours un large sourire.

— Des tissus, des couvertures, des vêtements, des cordes, des ustensiles de cuisine et de couture, des outils de construction et agricoles, quelques livres, du savon, de la poudre, des fusils...

— Pour quoi faire ?

Étienne hésita, cherchant ses mots pour répondre à la question de Marie de la Ronde, qui, en raison de sa taille et du sourire sévère que dessinaient ses fines lèvres, paraissait plus âgée que ses cinq ans.

— Eh bien, pour construire, vivre et faire du commerce.

— Et les armes ? insista la fillette.

— Pour nous défendre contre les animaux sauvages et les Indiens.

— Les Indiens ! s'écria Jeanne Fournier du haut de ses dix ans.

Elle jeta un regard inquiet en amont du fleuve.